

BILL GUTTENTAG BOULEVARD

Sunset →

Sunset

série noire
GALLIMARD

Extrait de la publication

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

BILL GUTTENTAG

Boulevard

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR CHRISTOPHE MERCIER

nrf

GALLIMARD

Titre original :

BOULEVARD

© *Bill Guttenag, 2009.*

© *Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.*

Pour Marina, Misha, Sasha

Casey

Casey se jeta contre une lourde porte de chêne, et quelques instants plus tard elle dévalait une large allée pentue. Son sac à dos rebondissait sur son épaule. Elle était déjà à bout de souffle. L'aube pointait. Des lettres de néon rouge orangé se détachaient contre le ciel — *Chateau Marmont*. Casey s'immobilisa. Elle n'avait pas fait le choix le plus intelligent : elle était complètement à découvert, et il commençait à faire suffisamment jour pour qu'on puisse la voir, une adolescente de quinze ans en blouson de cuir déchiré qui sortait en courant d'un hôtel pour stars de cinéma. Mais il n'y avait personne. Même sur le Sunset Strip, qui était silencieux. Elle ne l'avait jamais vu aussi silencieux. Les jeunes des rues, les jeunes punks, les jeunes du hip-hop, les jeunes étudiants, les filles glamour, les touristes et les jeunes qui volent les touristes, les putes, les michés, les stripteaseuses et les mecs qui enterrent leur vie de garçon en bavant devant les stripteaseuses, les junkies, les tapineurs et leurs rencards, les mômes travestis, les bien-pensants avec leurs sandwiches, les connards religieux et leurs brochures, les

Latinos qui montrent les maisons des stars, les aspirants rock-stars, les aspirants rappeurs, les aspirants mannequins, les aspirantes starlettes, les macs, les dealers, les camés, le LAPD¹, les gars du bureau du shérif, les flics du CHP² — et même les camions de nettoyage —, tous avaient disparu. Quelle heure était-il ? Quatre heures et demie, cinq heures, peut-être. Étonnant. Pour une fois, elle avait de la chance.

Elle dévala la colline. Des voix. Merde. Des voix. Elle pensait que tout était désert. Deux Mexicains du service en chambre fumaient sur la pelouse près de l'allée. S'ils se retournaient, ils la verraient. Casey chercha un trou dans la grande haie de l'autre côté de l'allée. Pas de trou. Elle la parcourut des yeux, d'un bout à l'autre. Toujours pas de trou. Mais elle la traversa quand même. Les branches s'accrochèrent à ses cheveux et lui écorchèrent le visage comme un râteau. En face, il y avait un garage où était garé un pick-up. Elle se blottit contre le véhicule. Elle entendait les deux serveurs comme s'ils étaient à côté d'elle. Mon Dieu, que ces types étaient bien dressés ! Le monde entier était endormi et, malgré tout, ils sortaient pour fumer. Ils en avaient encore pour combien de temps ? Elle jeta un coup d'œil sur le ciel — encore un peu plus clair — et elle vit son reflet dans la vitre du pick-up. Elle n'avait pas examiné soigneusement son visage depuis longtemps ; elle en inspecta jusqu'au moindre pore. Ses yeux marron étaient injectés de sang. Ils étaient cernés de gouttelettes d'eau claire. Elle avait des traces rouges sur le nez, mais ce n'étaient que des taches de rousseur, ou ce qui restait de taches de rousseur en train de disparaître. Elle repoussa ses longs cheveux bruns et y passa les

1. Los Angeles Police Department. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

2. California Highway Patrol.

doigts. Ils étaient humides par endroits, mais elle était presque certaine qu'il ne s'agissait que d'eau et de sueur.

Elle entendait tout ce que disaient les serveurs. Ils parlaient en espagnol, mais elle comprit pourtant qu'ils étaient branchés foot. Son existence partait en lambeaux, et tout ce que ces types avaient dans la tête, c'était un match de foot ! Et si on faisait un échange ? pensa-t-elle. Je vous donne les deux dernières heures de ma vie, et vous me donnez les deux dernières de la vôtre. Pas question ? Vous n'auriez pas un ami qui serait d'accord ? Se trouverait-il dans toute cette putain de ville quelqu'un qui accepterait ? Le foot. Le ciel devenait plus clair de seconde en seconde. Pendant combien de temps encore allaient-ils parler de foot ? Le débit était incessant. Et le score, *uno-uno*. Ça intéresse qui ? ... Elle regarda ses pieds, puis à nouveau le ciel... Mais à cet instant, ils avaient épuisé le sujet, et ils rentrèrent dans l'hôtel.

Casey retraversa la haie — c'était plus facile maintenant qu'elle s'était frayé un chemin — et fonça vers le Strip. Elle jeta un dernier regard derrière elle. Finalement, le Strip n'était pas complètement désert. Il y avait le cow-boy Marlboro, au-delà de l'enseigne du Château. Il mesurait quatorze, quinze mètres. Dans une main il tenait un lasso, et dans l'autre une cigarette, son corps se découpait contre le ciel bleu électrique de l'aube. À son arrivée, il y avait près d'un an, elle se rappelait l'avoir vu pour la première fois et s'être dit que ce panneau était super. L'homme se dressait haut, très haut au-dessus du Strip. Il *possédait* le Strip. Combien de fois s'était-elle trouvée dans la rue, la détestant, détestant tout d'elle, avant de lever les yeux et de voir le cow-boy Marlboro. Calme, profitant de sa cigarette — rien ne pouvait l'atteindre. La rue était à lui. Et là, alors qu'à L.A. tout le monde dormait, en dehors d'elle et des deux foteux, le cow-boy Marlboro gardait la ville, comme un dieu bienveillant.

C'était le plus incroyable des fauteuils. Tellement, *tellement* confortable. Le feutre vert qui vous grattait le dos, c'était si bon. De larges accoudoirs. On avait l'impression d'être enveloppé. Casey eut de la chance, il était libre. Celui qui avait inventé Starbucks, qui qu'il soit, méritait une médaille. Et c'était le meilleur Starbucks du monde. Situé sur Santa Monica Boulevard, il avait deux fauteuils verts de ce type, un divan, et un tas de magazines et de journaux éparpillés autour. La salle était pleine d'habitues de Sports Connection, juste de l'autre côté de la rue, qui avaient terminé leurs exercices. Terminé — aussi tôt. Mon Dieu, ils avaient l'air mordu. Gros muscles, T-shirts moulants. Tous gay. C'est la raison pour laquelle Paul aimait tant cet endroit. Et les filles aussi étaient mordues. Quantité de gens viennent à Hollywood parce qu'ils croient avoir le look d'une star de cinéma, mais en voyant les filles qui venaient ici après la gym, Casey se disait que si elles ne travaillaient pas à la télévision, elles y auraient toutefois eu leur place. Même les types au comptoir étaient canon. Ils lui souriaient, lui souhaitaient une bonne journée, la traitaient décemment. Un jeune qui travaillait ici, et qu'elle avait l'habitude de voir à l'arrêt de bus en sweat-shirt UCLA, disait qu'elle

était sa plus jolie cliente. Qui s'en serait plaint ? Elle appelait cet endroit *Maui*, parce qu'on s'y sentait si bien. Les autres jeunes ne partageaient pas cet avis, ils la croyaient folle. Mais c'est vrai, quand on vient seul chez Starbucks, on peut disparaître dans un grand fauteuil vert et tout le monde vous laisse tranquille, alors que si l'on vient avec une bande de jeunes de la rue, les petits mignons du comptoir ne vous regardent pas de la même façon.

Casey but son café à petites gorgées. Il était bon, bouillant. Elle feuilleta un *Elle*, mais elle était incapable de lire. Elle se lova dans le fauteuil. Elle aurait pu y passer la journée, la nuit, la semaine. À se contenter de regarder les garçons et les filles entrer et sortir de la salle de gym, s'arrêter prendre un café avant d'aller à l'école, au travail, là où vont les vraies gens. Bloquer la pendule. Arrêter le temps. Rester assise là. Ici. Pour toujours. Mais même à Maui, on ne peut pas rester indéfiniment...

Chez Joey, sur Hollywood Boulevard, juste au milieu, il n'y avait pas de grands fauteuils verts, mais un tas de box en plastique dur. Quand Casey tira la lourde porte vitrée, l'odeur de friture l'assaillit. Les vitres étaient si incrustées de poussière et de crasse que votre nom écrit dessus avec le doigt y restait des mois. Il y avait toujours une queue d'un kilomètre pour leurs excellentes frites, l'endroit était sympa, et, en général, on ne vous chassait pas. Tout le monde venait là. À cette heure, dix jeunes, peut-être plus, traînaient. Ils buvaient lentement leur café, une tasse pour deux, parfois pour trois. Plus tard, ils auraient peut-être de l'argent pour s'offrir quelque chose de mieux. Quand Casey franchit la porte, elle se sentit trembler. Ils allaient la percer à jour. Ils allaient tout comprendre. Elle ferait mieux de revenir plus tard. Mais derrière elle, elle entendit Jumper.

« Salut, où t'étais ? »

— J'ai pas pu rentrer. »

Jumper avait dix-neuf ans, des cheveux noirs, courts, et malgré la galère il était la personne la plus souriante qu'elle ait connue. Il était grand et vif, écho distant du capitaine de l'équipe de natation de son lycée qu'il avait été dans une autre vie.

« Ça va ? » demanda-t-il.

Casey pria pour qu'il n'en demande pas plus. « Ouais. »

Une seconde plus tard, Dream s'engouffra à la suite de Jumper et laissa tomber ses bras sur les épaules de Casey.

« T'as un dollar pour des frites ? »

Casey fouilla dans sa poche. Elle en sortit ce qu'elle y trouva. Une liasse de billets.

« Waouh ! dit Dream.

— Putain, Casey ! » dit Jumper.

Merde, quelle idiote !

« Souviens-toi de tes amis, ma fille ! » dit Dream avec un grand sourire.

Casey lui glissa un billet de vingt, et Dream bondit littéralement vers le comptoir. Puis elle s'arrêta. Se retourna.

« Comment ça se fait que tu sois pas rentrée ? »

— J'avais un rencard. »

Examinant son billet, Dream dit : « Je vois. »

Dream prit des crêpes, et quand on en commandait Joey vous donnait la bouteille de sirop d'érable. Les crêpes flottaient dans le sirop. Casey se dit qu'avec un crayon et une serviette en papier on aurait pu leur fabriquer une voile. Dream s'activait aussi sur une assiette de frites. Elle était aussi mince que Jumper, avec de longs cheveux bouclés et une peau couleur caramel. Dream était de La Nouvelle-Orléans. Elle ne cessait de répéter à quel point on mangeait mieux là-bas. Mais quand on la voyait piocher dans ses frites, on aurait cru qu'elle faisait le festin de sa vie. Jumper avait pris le Woodman's¹ Special : crêpes, œufs, saucisse, bacon, toast, frites maison, jus

1. Homme des bois.

d'orange, café. Le Woodman's Special — quelle plaisanterie ! Il n'y avait pas de forêts à moins de cent kilomètres à la ronde. Quelqu'un avait expliqué à Casey que le propriétaire, avant Joey, était chasseur, et que ce nom venait de là. À Seattle, beaucoup de gens chassaient. Sur le Boulevard, quand on voit quelqu'un avec une arme et qu'il n'est pas flic, mieux vaut partir en courant car il y a fort à parier que ce n'est pas sur un cerf qu'il s'apprête à tirer.

Casey n'arrivait pas à manger. Elle but un café dans un gobelet de polystyrène. Elle se sentait un peu mieux de voir Jumper manger. Dog-Face fit alors son apparition. Il mesurait un mètre quatre-vingt-dix ; il était maigre, avec des tatouages qui lui montaient sur un bras et redescendaient sur l'autre. Il prit une poignée de frites à Jumper, qu'il lui arracha littéralement de la bouche, et se glissa dans le box à côté de Dream.

« Enfoirés. Enfoirés. Enfoirés, dit Dog-Face.

— T'es vraiment doué avec les mots, remarqua Jumper.

— Hé, c'est rien que des enfoirés, d'accord ?

— Qui, Doggie ?

— Ces putains de flics. Ils emmerdent tout le monde sur le Boulevard.

— Normal qu'ils emmerdent tout le monde, dit Dream. Celui qui s'est fait buter, c'était le meilleur copain du maire. »

Casey regardait fixement son café, qu'elle remuait avec une paille.

« Et ça leur donne le droit d'emmerder tout le monde dans la rue ? Il y a au moins un million de poulets là-dehors. Tu regardes n'importe où, et tu tombes sur un putain de flic. »

Casey sentit son estomac se nouer. Elle continua à remuer son café...

« Doggie, à la place du maire, tu laisserais un voyou buter ton pote et tu broncherais pas ? demanda Jumper. Je voudrais bien voir ça !

— Il est dix heures du matin, mec.

— C'est *épouvantable*, dit Jumper comme s'il était moralement vexé. Ils pourraient au moins attendre l'heure du déjeuner avant de commencer à nous emmerder.

— C'est pas moi qui ai tué cet enfoiré, et deux flics m'ont fait chier comme si c'était moi.

— Tu vis sur quelle planète, mec ? Si je te voyais sur le Boulevard, tu serais le premier que j'alpaguerais. »

Casey regarda dans le vide, au-dessus du comptoir ; n'importe quoi pour ne pas être mêlée à la conversation. Joey allumait une cigarette sans cesser de lire la page des sports et de remplir la machine à café. Une voiture de patrouille passa près de la vitrine. Puis une autre, une minute plus tard.

« Relax, Doggie, dit Dream entre deux bouchées. Ils finiront par choper le type qui a fait ça, et toute cette merde sera terminée.

— T'as raison, dit Jumper. S'il y a une chose que j'ai apprise en taule, c'est que le crime rend idiot. Regarde O.J. Il laisse ses gants, son sang, son chapeau, tout.

— O.J. s'en est tiré, mec, dit Dog-Face.

— O.J. avait un avocat génial. Et quatre-vingt-dix-neuf pour cent des gens peuvent pas se payer un avocat génial. Ça n'empêche pas qu'il l'ait fait. Et ils vont lui faire un nouveau procès, non ? Pour commettre le crime parfait, on a intérêt à être bon. Si t'as les glandes et que tu tues un type, ça fait pas de toi le criminel parfait, mais juste un meurtrier. Tout le monde merde, garanti. Écoute-moi bien : dans une semaine,

ils auront coincé le type qui a descendu le copain du maire. Et ici, on trouvera pas un avocat génial pour le sortir de là. »

Casey regardait toujours droit devant elle. Elle regardait à l'extérieur. Elle préférait voir les flics et les voitures de patrouille que les yeux de ces gamins. Elle sentit quelque chose. La main de Dream sur son poignet.

« Ça va, fillette ?

— Ouais », dit Casey d'une voix ferme, mais elle se rendait compte qu'elle était vraiment nulle. Elle n'arrêtait pas de se répéter : *Tiens bon jusqu'à ce soir, et on n'en parlera plus. Ça sera juste un type qui s'est fait buter à Hollywood. Tiens bon jusqu'à ce soir...*

« T'es sûre ? Parce que... »

Il y eut un choc contre la vitrine du restaurant. Casey se retourna... C'était juste Tulip, qui avait frappé le verre de la paume de sa main. Elle portait son habituelle minijupe en cuir usé et ses bas résille déchirés. Tulip hurlait pour couvrir le bruit des conversations à l'intérieur et celui de la circulation à l'extérieur. Casey entendit à peine ce qu'elle disait :

« Il faut que tu me rendes un service. »

Dehors, Tulip s'appuya contre la vitrine et alluma une Marlboro. Elle avait des cheveux blonds sales mais un visage assez joli. Casey se disait toujours que si elle avait traîné dans un centre commercial de banlieue plutôt que dans la rue, elle aurait eu l'air d'avoir dix-sept ans — son âge véritable — mais ici personne ne s'en serait douté. Elle offrit à Casey une cigarette que celle-ci accepta volontiers.

« Il faut que tu me rendes un service. Tu vois cette fille... »

Tulip désigna, au bout de la rue, une fille qui paraissait seize ou dix-sept ans. Elle était mignonne et portait des vête-

ments cool, pas cool façon L.A., mais cool si on n'était pas d'ici, ce qui était le cas de tout le monde. À la différence des autres jeunes, elle semblait propre : ses cheveux étaient tirés en une queue-de-cheval soignée et son jean était nickel. Son sac à dos était juste un peu miteux. Elle ne devait pas être dans la rue depuis longtemps. La fille regarda Casey et Tulip. Elle vit qu'elles parlaient d'elle et détourna les yeux.

« Je l'ai trouvée il y a une heure. À la gare routière, dit Tulip tandis que Casey jetait à nouveau à la fille un coup d'œil furtif.

— Encore une ?

— Elle connaît rien à rien. Comme toi, la première fois que je t'ai vue.

— Ouais, c'est vrai, dit Casey.

— Sûr que c'est vrai. Tu t'en occupes une heure ou deux, d'accord ?

— Je peux pas.

— Allez ! J'ai un rencard.

— Me fais pas ça. Pas maintenant. Pas aujourd'hui.

— Il faut que tu le fasses. Un rencard. Du fric. Allez...

— S'il te plaît... »

Avant que Casey ait pu finir sa phrase, Tulip était partie, lui faisant au revoir sans se retourner. Elle cria : « Elle s'appelle Robin. Pour le moment, du moins. »

Jimmy

Jimmy McCann avait toujours trouvé le lieu un peu triste. Il venait au Pékin depuis des années, et même s'il aimait beaucoup cet endroit, il ne l'aimait pas *vraiment*. C'était un rade. On avait l'impression que la fenêtre n'avait pas été ouverte depuis des années ; un rade sombre. Quand Jimmy avait commencé à le fréquenter, il avait pensé que l'obscurité était volontaire, une question d'ambiance, mais plus tard il avait compris qu'ils ne remplaçaient jamais les ampoules. Pour vingt dollars, on aurait dû pouvoir voir la nourriture sur la table — mais d'un autre côté, au Pékin, l'idée n'était pas forcément bonne. Les murs étaient couverts de gros plans d'acteurs dont, pour la plupart, on n'avait jamais entendu parler, mais qui avaient peut-être eu un petit rôle, trente ans plus tôt, dans une émission télévisée oubliée depuis longtemps. Parfois, ces mêmes acteurs étaient au bar, mais ils avaient des kilomètres au compteur. C'était un peu triste parce qu'on les voyait encadrés au mur, preuve qu'autrefois ils avaient eu des sourires éclatants, des cheveux et des dents

parfaits, et des rêves intacts. Maintenant Jimmy les observait en train de têter leur bloody mary en regardant un match de basket qui n'aurait intéressé aucune personne saine d'esprit. Le public ne changeait pas beaucoup, mais de temps en temps le lieu devenait branché pendant une demi-heure, et Jimmy, pour avoir un siège, devait se battre avec une bande de gamins percés et tatoués des pieds à la tête. Mais alors que tous les habitués se plaignaient de ces nouveaux venus, Jimmy les aimait et souvent ils venaient dans son box, ou s'asseyaient à côté de lui au bar. Les jeunes ne savaient jamais vraiment quoi penser de lui. Il avait un visage chaleureux, rond, des cheveux épais qui avaient jadis été roux foncé, mais qui maintenant étaient bruns. Il paraissait avoir une petite trentaine, alors qu'en réalité il avait trente-neuf ans. Il portait un jean et une chemise de flanelle, comme un uniforme, et descendre des bières avec lui en parlant de n'importe quoi — depuis le rêve caressé par les Dodgers de gagner le championnat jusqu'à la façon dont la CIA salopait tout ce qu'elle touchait —, c'était sympa. Mais en même temps, Jimmy était un flic, et les mômes n'étaient jamais complètement à l'aise avec lui. Jimmy n'en était pas gêné, parce qu'il avait déjà un tas d'amis. En plus, selon une de ses théories, chacun a besoin d'un endroit où se réfugier, et le sien, c'était ce bar minable au coin de Santa Monica et d'Hibiscus.

Dans un box sombre, où de longues déchirures dans le cuir rouge étaient mal dissimulées par un épais ruban adhésif gris effiloché, Jimmy but une gorgée de Rolling Rock. En face de lui se trouvait une bouteille pleine, intacte. Il jeta un coup d'œil sur le match, termina sa bière et se demanda si le moment était venu d'attaquer la suivante. Une main apparut devant lui et souleva la bouteille.

« Tu bosses dur ? dit Christian en se glissant dans le box.

— J'ai rendez-vous avec toi, non ?

— La plupart des inspecteurs viennent dans mon bureau, tu sais.

— Ça serait trop banal. »

Christian jeta son sac à dos sur la table. Il était grand, au point de devoir se plier pour franchir la moitié des portes de L.A. Il avait une petite trentaine et était suffisamment en forme pour être l'homme qu'il fallait neutraliser dans les matches de basket sur Venice Beach. Jimmy ne l'avait jamais vraiment compris. Il était beau, plaisait aux filles, avait fait des études de médecine, et maintenant il passait sa vie avec des macchabées. Quelques mois plus tôt, Christian lui avait confessé — et il semblait à Jimmy que tout le monde lui confessât quelque chose, à tel point qu'il avait l'impression d'être un prêtre des rues — qu'il rêvait de devenir un nouveau Thomas Noguchi. Noguchi ? Ouais, lui avait dit Christian, celui qui a pratiqué l'autopsie de Marilyn Monroe, de Sharon Tate, de Natalie Wood, et de toutes les stars du rock ou du cinéma mortes à L.A. Si on veut se lancer dans le business des autopsies, lui avait expliqué Christian, L.A., c'est Ground Zero, le meilleur endroit de la terre. Tu parles d'un rêve, avait pensé Jimmy.

« J'ai réfléchi à tout ça, lui dit Christian. Et je crois que j'ai tout compris... Le problème avec vous, les gars, c'est que vous êtes toujours en retard. Jamais en avance. Les crétiens que vous cherchez savent toujours ce que vous préparez, parce que vous êtes toujours en retard sur eux.

— La prochaine fois, il faudra que je pense à m'occuper d'un meurtre avant qu'il ne se produise.

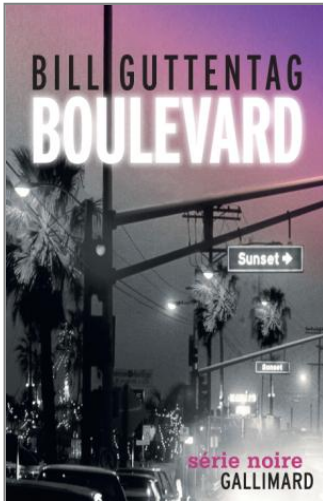
— Tu sais très bien ce que je veux dire. Si les criminels n'étaient pas aussi débiles, vous seriez vraiment dans la merde.

REMERCIEMENTS

Ce livre n'existerait pas sans la générosité et le soutien extraordinaires, d'innombrables façons, de mes amis, de mes collègues, de ma famille. J'ai vraiment de la chance de les avoir dans ma vie.

Toute ma gratitude à Keith Scribner et Tobias Wolff, amis et professeurs ; Jessica Case (ma fabuleuse éditrice) et Claiborne Hancock de Pegasus Books ; Mel Berger de William Morris Endeavor ; mon amie et conseillère Linda Lichter ; mes amis Matt et Katya Pepler, Sharon Chatten, Rod Kramer, et mon groupe de vélo de Stanford ; mes parents, mon frère, ma famille ; la bourse John S. Knight à Stanford University, son ancien et son nouveau directeur, Jim Risser et Jim Bettinger ; mes étudiants.

Et surtout : à Marina Brodskaya, Misha et Sasha Guttentag...



Boulevard

Bill Guttentag

Cette édition électronique du livre
Boulevard de Bill Guttentag
a été réalisée le 18 avril 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138760 - Numéro d'édition : 245499).

Code Sodis : N53434 - ISBN : 9782072476037
Numéro d'édition : 245501.